

Prologue

Caleb Pierce rêvait de bière fraîche, d'air conditionné, de ses chiens et peut-être d'une belle brunette pour réchauffer son lit. Au lieu de cela, il avait droit à de l'eau tiède, une chaleur suffocante, un mal de tête carabiné et une folle enragée essayait de venir à bout de sa patience. Et il n'était que huit heures du matin.

– Je vous ai dit des milliers de fois que je voulais que la chambre de ma mère soit proche du garage.

Lucy Weatherspoon pointa un doigt soigneusement manucuré vers les fondations, puis de nouveau vers le plan qu'ils avaient modifié une bonne douzaine de fois.

– Je veux qu'elle ait son intimité et sa propre entrée dans la maison. Si c'est le garage, pourquoi sa chambre est complètement de l'autre côté ?

Il se remémora tous les inconvénients liés au fait de faire tourner sa propre entreprise. L'un d'eux était les clients qui pensaient que construire une maison était l'équivalent de faire des courses au centre commercial. Bien sûr, il avait l'habitude des clients difficiles, mais Lucy parvenait à épuiser toutes ses réserves de patience. Elle lui parlait comme s'il était un débile, juste parce qu'il portait des jeans avec des trous, des chaussures de sécurité et une tenue recouverte de poussière de la tête aux pieds. Son instinct lui avait commandé de refuser la pénible tâche de construire pour cette femme la maison de ses rêves, sauf que son obtus de père le lui avait imposé, appelant son mari, le membre du Congrès, pour lui dire que l'entreprise Pierce Brothers serait

enchantée de se charger de ce projet. Son père avait toujours eu un faible pour le pouvoir. Il se disait probablement que le politicien lui devrait une faveur.

Ouais, Cal aurait préféré subir un examen de la prostate que d'avoir à gérer la femme de Weatherspoon qui faisait tant rêver son père.

Il chassa la sueur de ses sourcils, prenant note du léger froncement qu'elle fit avec le nez pour lui signifier qu'il sentait mauvais. Pour s'amuser, il s'avança délibérément d'un pas dans sa direction.

– Madame Weatherspoon, nous avons étudié cette question plusieurs fois, et vous avez fini par convenir des plans actuels. Vous vous souvenez ? La chambre de votre mère doit se trouver de l'autre côté de la maison parce que vous avez décidé que la salle de billard devait être accessible depuis le garage. Bien sûr, je peux l'ajouter au deuxième étage avec une entrée privative, mais nous devons ajouter un escalier ou un ascenseur.

– Non, je veux qu'elle soit au rez-de-chaussée. Je ne me rappelle pas avoir donné mon accord pour ça. Est-ce que vous êtes en train de me dire que je dois choisir entre ma mère et la salle de billard ?

Il se retint autant qu'il put de grincer des dents. Il avait déjà perdu trop d'émail et elles finiraient par s'effriter avec ce boulot.

– Non. Je dis juste que, si nous mettons la chambre de l'autre côté de la maison, elle ne déformera pas les lignes architecturales et vous pourrez avoir tout ce que vous voulez. Exactement. Comme. Nous. En avons. Discuté.

Elle tapa de son talon aiguille sur le sol, l'étudiant du regard comme si elle essayait de déterminer s'il était un connard sarcastique ou si c'était simplement qu'elle ne savait pas comment parler aux gens du cru. Il lui servit son regard le plus pénétrant et finalement elle soupira.

– Très bien. Je n'insiste pas sur ce point.

Oh ! Dieu merci.

– Par contre j’ai changé d’avis concernant la terrasse en escalier. J’ai trouvé cette photo sur *Houzz* et j’aimerais que vous puissiez recréer la même chose.

Elle lui présenta une photo sur papier glacé d’un patio imposant entouré par le désert, comme cela se faisait en Arizona. Et oui, comme il s’en doutait, elle provenait d’un hôtel avec spa qui ne ressemblait en rien à la propriété au pied du lac qu’il était en train de construire. Sachant que cela aurait l’air parfaitement ridicule dans cette construction d’inspiration coloniale qui aurait pu rivaliser avec une plantation du Sud, il se força à opiner et à faire mine d’étudier la photo.

– Oui, nous pouvons tout à fait en discuter. Puisque la terrasse n’affectera pas les plans de l’intérieur de la maison, voyons quand nous commencerons à dessiner l’extérieur.

Cela la calma suffisamment pour qu’elle affiche un petit sourire satisfait.

– Très bien. Oh ! je dois y aller. Je suis en retard pour mon petit-déjeuner de charité. Je reviendrai vous voir plus tard, Caleb.

– Super.

Il acquiesça tandis qu’elle se frayait prudemment un chemin à travers le site et la regarda partir dans sa Mercedes noire étincelante. Cal secoua la tête et prit une longue gorgée d’eau. La prochaine fois, il s’arrangerait pour que son architecte, Brady, s’occupe d’elle. Il était fort pour séduire toutes sortes de clientes quand il s’agissait de dessiner des plans, mais il n’était jamais là pour gérer les caprices et les colères durant la mise en œuvre.

D’un autre côté, Brady avait toujours été plus malin que lui. Cal fit un tour du chantier pour voir comment avançait son équipe. Le son grave d’un classique d’Aerosmith sortait en crachotant d’un vieux poste radio bien loin des iPod sophistiqués qui avaient cours aujourd’hui. Il l’avait suivi sur des

centaines de chantiers, couvert de poussière, soumis aux intempéries comme à de multiples chutes, et n'avait jamais cessé de fonctionner. Bien sûr, quand il courait, il aimait se servir de ces gadgets sans fil, mais Cal avait toujours eu l'impression qu'il était né quelques décennies trop tard. Pour lui, le plus simple était le mieux. Les choses simples fonctionnaient très bien, or plus il construisait de maisons, plus il était confronté à des demandes d'équipements sophistiqués, pour des chambres sans nombre qui ne seraient jamais utilisées et pour qu'il construise sur des terres qu'il aurait mieux valu laisser intactes.

Il fit un signe à Jason, qui était en train de finir la charpente, et toucha le bois pour en éprouver la stabilité et la texture. Ses mains étaient une extension de tous ses sens. Elles étaient capables de découvrir les points faibles cachés d'un bois pourri ou les segments irréguliers. Bien sûr, il n'était pas aussi doué que son plus jeune frère, Dalton, que l'on appelait l'« homme qui murmurait à l'oreille du bois ». Son autre petit frère, Tristan, se moquait de lui et avait suggéré qu'on le nomme plutôt l'« homme qui ne savait parler qu'au bois ». Tristan avait toujours été le plus malin d'entre eux.

Cal chassa les souvenirs de ses frères de ses pensées, réajusta son casque et continua sa rapide tournée d'inspection. Durant l'année passée, l'entreprise de construction Pierce Brothers s'était agrandie, mais Cal refusait de sacrifier la qualité au besoin constant qu'avait son père de créer la plus grande entreprise du Nord-Est. Son téléphone sonna à point nommé et il prit l'appel.

– Oui ?

– Cal ? Quelque chose est arrivé.

La voix habituellement calme de son assistante, Sydney, se brisa à l'autre bout de la ligne. À cet instant, il sut au plus profond de lui que tout allait changer, comme le flash de conscience juste avant un accident de voiture, ou la pointe de douleur qui précède l'annonce d'une mauvaise nouvelle. Cal

affirma sa prise sur le téléphone et attendit. La chaleur du matin lui tapait sur les épaules. Le ciel bleu brillant, strié de nuages, brouillait sa vue. Le son d'Aerosmith, des perceuses et des marteaux remplissait ses oreilles.

– Ton père a eu une attaque cardiaque. Il est au Harrington Memorial.

– Est-ce qu'il va bien ?

Sydney marqua une pause. Ce silence lui apprit tout ce qu'il avait besoin de savoir et craignait d'entendre.

– Tu dois venir au plus vite.

– Je suis en route.

Prenant rapidement congé de son équipe, il quitta son casque, sauta dans son camion et prit la route.

De nombreuses machines produisaient des bips, et Cal essayait de ne pas prêter attention aux tubes qui pénétraient dans le corps de son père pour parvenir à le maintenir en vie. Ils avaient essayé de le chasser de sa chambre en menaçant d'appeler la sécurité, mais il avait refusé de sortir tant qu'ils ne l'auraient pas autorisé à rester près de son lit pendant qu'ils le préparaient afin de l'opérer.

Christian Pierce était un homme dur et féroce, doté d'une force qui lui permettait d'écraser toute opposition comme un char d'assaut. À soixante-dix ans, il n'avait fait que grisonner, à la fois physiquement et mentalement, provoquant peur et respect dans son sillage, il n'exprimait que rarement une quelconque tendresse. Cal fixait son visage pâle tandis que les machines s'activaient pour lui permettre d'inspirer de l'air dans ses poumons. Il tendit la main pour essayer de saisir celle de son père.

– Lâche-moi, bon sang. Je ne vais pas mourir. Pas maintenant.

Cal eut un sursaut de recul. Les yeux de son père s'ouvrirent. Le regard brun familier était coloré d'une nuance de

dédain pour la faiblesse de son fils, même si ses yeux étaient bordés de rouge et semblaient fatigués.

Cal dissimula une pointe de tristesse et força son visage à arborer une expression neutre.

– Bien, parce que je veux que tu t’occupes des Weatherspoon. Ils me font vraiment chier.

Son père grogna.

– J’aurai besoin de quelques faveurs politiques plus tard. Charge-toi d’eux.

Il cracha quasiment sur l’infirmière qui se penchait sur lui pour vérifier ses signes vitaux.

– Arrêtez de vous appuyer sur moi. Quand est-ce que je sors d’ici ?

La jolie blonde hésita. Oh, oh ! Son père était le pire patient du monde, et il pouvait mordre aussi vite qu’un serpent à sonnette lorsqu’il se sentait acculé. Il semblait déjà prêt à la réduire en pièces de quelques répliques vicieuses tandis qu’elle essayait de trouver les mots qui pourraient convenir.

Cal la sauva en répondant à sa place.

– Tu ne vas pas sortir. Le docteur a dit que tu devais être opéré pour libérer certaines valves. Ils t’envoient au bloc maintenant.

Son père grogna à nouveau.

– Cet idiot de docteur veut me charcuter depuis des années. Il veut juste gagner de l’argent et me faire taire. Il se plaint toujours que je lui ai fait payer le matériel trop cher pour sa maison.

– C’est le cas.

– Il pouvait se le payer.

Cal ne prit pas la peine d’argumenter. Il savait que les cinq prochaines minutes avant que son père soit amené au bloc seraient vitales. Il avait déjà compris en voyant l’expression sérieuse du visage du Dr Wang que ce ne serait pas une opération facile. Pas avec le cœur de son père endommagé par sa dernière attaque et la manière

dont il avait traité son organisme au cours des dernières années. Christian aimait son whisky, ses cigares et son intimité. Il pensait que manger sain et aller dans des salles de gym étaient pour les mauviettes. Quand il prenait encore part activement à la partie construction de leur entreprise, il avait été en meilleure forme, mais durant la dernière décennie, son père était passé au travail de bureau et à toutes les négociations.

– J’appelle Tristan et Dalton. Ils doivent savoir.

La seconde d’après, son père se déchaînait de colère contre lui.

– Tu ne vas pas faire ça. Touche ce putain de téléphone et je t’enlève de mon testament.

Cal lui jeta un regard dur, refusant de se laisser faire.

– Fais-toi plaisir. J’ai toujours rêvé de travailler chez Starbucks, de toute façon.

– Ne te fous pas de moi. Je ne veux pas avoir à gérer leur culpabilité et toutes ces conneries. Je vais m’en sortir et nous le savons tous les deux.

– Papa, ils ont le droit de savoir.

– Ils m’ont laissé tomber. Ils n’ont le droit à rien du tout.

Un mince filet de bave coulait de sa bouche. Cal le fixa sans rien dire, embarrassé que son père ne s’en rende pas compte. Perdre certaines fonctions corporelles serait pire que la mort, pour lui. Il devrait sortir de la chirurgie en un seul morceau, autrement, Cal ne savait pas ce qui pourrait arriver. Merde, il devait appeler ses frères. Son père aurait fait paraître docile une mule. Ils s’étaient peut-être querellés avec lui au point de rester fâchés, mais ils faisaient toujours partie de la famille. C’était ridicule. Il les contacterait dès que son père serait parti pour le bloc – c’était la chose à faire.

Christian se releva à demi sur son oreiller.

– Ne pense même pas à les appeler derrière mon dos, mon petit gars. Je connais des moyens de te pourrir la vie jusqu’à

ta tombe, et si à mon réveil ils sont au pied de mon lit, je m'arrangerai pour que tu le regrettes.

Une nouvelle fois, Cal éprouva un bref éclat de douleur. Depuis combien de temps rêvait-il que son père fasse preuve avec lui d'un minimum de douceur ? Qu'il lui démontre un tout petit peu d'amour ? Au lieu de cela, il avait effacé toutes ces possibles démonstrations pour devenir un sergent instructeur avec ses garçons, à l'opposé exact de ce que leur mère leur avait manifesté. Pas qu'il eût envie de penser à elle à nouveau. Cela ne lui faisait aucun bien, il ne faisait que réveiller de vieilles blessures. Caleb n'était pas un martyr ; alors, il enfouissait ce genre de souvenirs au plus profond de lui pour les creuser dans une autre vie.

– Comme tu veux, le vieux. Garde ta rage pour la chirurgie.

Ils furent interrompus par l'arrivée du Dr Wang, qui arborait un sourire de façade.

– Très bien, messieurs, c'est le moment. Nous devons le conduire en salle d'opération. C'est maintenant qu'il faut se dire au revoir.

Caleb se figea et fixa le visage familial de son père. Il grava dans sa mémoire les traits aigus et durcis, la peau de lézard, les sourcils gris épais. Ses yeux noirs brillaient toujours d'une farouche volonté de vivre. À ce moment, Caleb décida de tenter sa chance. Si quelque chose arrivait au bloc, il ne voulait pas avoir à le regretter le reste de sa vie. Il se pencha pour déposer un baiser sur la joue de son père.

Christian le renvoya d'une gifle accompagnée d'un grognement.

– Arrête ces enfantillages. Fais-toi pousser des couilles. Je te verrai tout à l'heure.

Le fragile moment d'émotion s'évanouit et laissa place à un vide immense et froid dans son ventre. Tellement stupide. Il se sentait tellement stupide.

– Bien sûr. Bonne chance, papa.

– Je n'ai pas besoin de chance. Assure-toi de faire ce que je dis. Je ne veux pas voir tes frères.

Ce furent les derniers mots que Caleb entendit alors que son père était poussé vers le bloc pour subir une opération qui dura cinq heures.

Le matin suivant, Christian Pierce était mort.

Et alors, le cauchemar commença pour de vrai.